HAL
open science

Compte rendu de Perrot-Corpet (Danielle) & Gauvin (Lise) (dir.), La Nation nommée Roman face aux histoires nationales

Raphaël Luis

▶ **To cite this version:**

Raphaël Luis. Compte rendu de Perrot-Corpet (Danielle) & Gauvin (Lise) (dir.), La Nation nommée Roman face aux histoires nationales. COnTEXTES. Revue de sociologie de la littérature , 2017. hal-03540944

HAL Id: hal-03540944

https://hal.science/hal-03540944v1

Submitted on 24 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu de Perrot-Corpet (Danielle) & Gauvin (Lise) (dir.), *La Nation nommée Roman face aux histoires nationales*, Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2011, 428 p.

Raphaël Luis (CERCC- ENS de Lyon)

Publié en 2011 à partir d'un colloque organisé en juin 2009 à la Sorbonne, l'ouvrage collectif dirigé par Danielle Perrot-Corpet et Lise Gauvin *La Nation nommée Roman face aux histoires nationales* se place sous l'égide de deux grands noms de la littérature décédés depuis lors, Édouard Glissant (disparu en février 2011) et Carlos Fuentes (disparu en mai 2012). Le premier, présent lors du colloque, offre à l'ouvrage un beau texte intitulé « Faire l'histoire, écrire l'histoire » qui sert de réflexion inaugurale sur le sujet ; le second donne au livre son titre, puisque l'expression « la nation nommée roman » est empruntée à l'essai *Geografía de la novela*[1]. Bien qu'elle relève en partie du symbole, la coïncidence de la date de parution et des disparitions de Glissant et Fuentes éclaire d'une lumière intéressante le contenu de l'ouvrage. Ce dernier, en effet, cherche à s'interroger sur ce grand mouvement romanesque dont Fuentes voyait l'émergence à partir des années 1960, mouvement dont la force reposait principalement sur un refus de la définition nationale de la littérature et, plus généralement, de toutes les conceptions essentialistes de l'identité. La citation de Fuentes mise en avant dès la première page de l'introduction de *La Nation nommée Roman* en dit plus que n'importe quelle paraphrase :

« Ni guelfes ni gibelins, les citoyens de la nation nommée Roman ont constitué, contre toutes les prévisions sur la mort du roman, l'une des constellations les plus brillantes de tous les temps : qu'il s'agisse de William Styron, Joan Didion, Toni Morrisson, Nadine Gordimer, V.S. Naipaul, Salman Rushdie et Julian Barnes dans le domaine de la langue anglaise ; Gabriel García Márquez, Juan Goytisolo, Mario Vargas Llosa, Fernando del Paso ou Julían Ríos dans celui de la langue espagnole ; ou, en Europe, Italo Calvino, Milan Kundera, Gúnter

[1] Fuentes (Carlos), *Geografía de la novela*, Buenos Aires, Alfaguara, 1993 ; *Géographie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1997.

Grass, Thomas Bernhard et György Konrad ; en Afrique, Naguib Mahfouz, Sonallah Ibrahim, Chinua Achebe ou Breyten Breytenbach, et en Asie, Kôbô Abe, Anita Desai ou Bei Dao.

À travers tous ces écrivains, le roman se présente comme un fait toujours potentiel, inachevé : le roman comme possibilité, mais aussi comme imminence : le roman comme créateur de réalité[2]. »

Édouard Glissant, pour sa part, voit dans la prose romanesque récente le résultat d'un processus d'archipelisation du monde : alors que la fiction, liée à la nation dans le monde occidental, était jusque-là un « compte rendu du monde » (p. 37), elle se heurte désormais à la multiplication des cultures qui rend impossible un récit unitaire et conduit (ou doit conduire, selon Glissant) à des romans se détachant du récit de la nation pour raconter « l'énergie indéchiffrable du monde » (p. 41) et sa multiplicité.

La conjonction de ces deux pensées, celle de Fuentes et celle de Glissant, fournit à l'ouvrage dirigé par Danielle Perrot-Corpet et Lise Gauvin son armature. De manière très intéressante, et tout à fait consciente au vu de leur introduction, ces dernières ne cherchent pas tant à construire un ouvrage collectif constitué d'une suite d'études illustrant les propos de Fuentes et Glissant qu'à tester la validité de cette conception *esthétique* en termes *sociologiques*. D'où l'importance de la référence, dès l'introduction, à *La République mondiale des lettres* de Pascale Casanova, qui décrivait de manière fort convaincante le processus d'autonomisation des champs littéraires des territoires postcoloniaux ou des « petites nations » européennes, se détachant des pesanteurs nationales[3]. Or *La République mondiale des lettres* mettait également en garde contre la facilité consistant à déclarer la fin des littératures nationales, *a fortiori* lorsqu'une telle déclaration lapidaire est faite d'un point de vue occidental : un tel jugement, en effet, peut vite s'apparenter à la reproduction – consciente ou non – d'une idéologie cosmopolite et universalisante qui n'est, en définitive, qu'une autre forme de complexe de supériorité occidental. *La Nation nommée Roman face aux histoires nationales* est ainsi sans cesse travaillé par cette méfiance envers le concept qui est le centre même de son propos, alternant entre deux attitudes parfaitement résumées par Pascale Casanova dans sa contribution intitulée « Des littératures combatives[4] ? » :

---

[2] Fuentes (Carlos), *Géographie du roman*, *op. cit.*, pp. 23-24.
[3] Casanova (Pascale), *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2008 (1999).
[4] On trouvera une version plus développée de cet article dans Casanova (Pascale), « La guerre de l'ancienneté », dans *Des littératures combatives. L'internationale des nationalismes littéraires*, sous la direction de Pascale Casanova, Paris, Raisons d'Agir, 2011, pp. 9-31.

« Quand on pose la question de la littérature nationale, on pense spontanément qu'il est deux façons d'y répondre. Soit on l'envisage à partir d'un cas particulier, soit on postule sa disparition du fait qu'à travers la mondialisation des échanges économiques, une nouvelle configuration du monde politique, économique et culturel se serait mise en place. Autrement dit, ou bien on additionne une série de cas particuliers […], ou bien on postule que la nation est une unité de mesure périmée, une sorte de vieillerie conceptuelle à laquelle il ne vaudrait plus de s'attarder » (p. 281).

Avec beaucoup de finesse et de variété dans le choix des contributions, l'ouvrage de Danielle Perrot-Corpet et Lise Gauvin navigue entre ces deux pôles, proposant plusieurs solutions pour dépasser cette opposition et nuancer la thèse de Fuentes. Il serait fastidieux de résumer ici chacune des contributions, d'autant qu'elles sont particulièrement nombreuses : avec vingt-cinq articles en plus de l'introduction, l'ouvrage offre une variété de méthodes et de corpus tout à fait remarquable, dont on trouvera une synthèse utile dans l'introduction (pp. 20-30). Ces articles sont répartis en trois parties : la première est consacrée à différentes expériences de « traversée des frontières historiques » dans le roman, chez Rabelais, García Márquez, Faulkner, Kundera, Rushdie et bien d'autres figures emblématiques de « la nation nommée Roman » ; la deuxième s'intéresse au rapport de plusieurs romanciers contemporains à l'identité nationale dans leur expérience d'écriture ; la dernière, enfin, opte pour une perspective plus théorique, en se proposant d'interroger les discours scientifiques et idéologiques sur le concept de « roman universel ».

Bien que les directrices de l'ouvrage aient visiblement cherché à respecter un parfait équilibre dans la répartition géographique des contributions, un espace littéraire se détache, tout au long de l'ouvrage, comme le paradigme idéal pour illustrer le propos et le mettre en question. La place du continent latino-américain est en effet centrale dans la réflexion, ne serait-ce que du fait de l'autorité que le titre accorde *de facto* à Carlos Fuentes. Les contributions consacrées à l'Amérique latine fonctionnent ainsi comme une version miniaturisée du débat d'ensemble. Dans un premier temps, elles expliquent et illustrent la manière dont l'imaginaire latino-américain s'est construit, à partir de la Seconde Guerre mondiale et du « boom » des années 1960, en rompant progressivement avec l'espace national : « le déplacement fondateur », explique Jean-Claude Laborie dans son article « Le *borderline*, ou l'expérience intime de la frontière chez Faulkner, Guimarães Rosa et Saer », « consistera à installer au premier plan de la représentation un espace spécifique, considéré comme un chronotope primordial, vierge de toute structuration antérieure, et de le construire dans une relation homologique avec l'espace

intérieur problématique du sujet » (p. 132). Dans une brillante synthèse, Daniel-Henri Pageaux explique comment les romanciers du « boom » (Vargas Llosa, García Márquez, Carpentier, …) ont peu à peu construit une géographie aux résonances mythiques, « constituant les bases d'une poétique qui semble ignorer, fait significatif, la dimension la plus évidente, mais sans doute aussi la plus problématique : la dimension nationale » (p. 148). La force de l'ouvrage dirigé par Danielle Perrot-Corpet et Lise Gauvin est de ne pas en rester à l'explication historique, aussi fine et complète soit-elle, mais d'en interroger les soubassements idéologiques et les contradictions. C'est en ce sens qu'on lit avec un grand intérêt, au sujet de l'Amérique latine, l'article de Marcos Eymar Benedicto « Des ambassadeurs sans pays ? Représentation littéraire et représentation diplomatique dans le roman du *boom* latino-américain », qui montre de manière fort convaincante comment la posture esthétique d'un Carlos Fuentes ou d'un Mario Vargas Llosa entre en contradiction avec leur attitude politique, qui leur fait effectuer un retour à la dimension nationale[5]. Vincent Message, dans la même logique, opère une critique discursive des théories de Carlos Fuentes dans son article « Littérature mondiale et pluralisme chez Carlos Fuentes et Édouard Glissant ». La complémentarité des contributions permet ainsi d'assurer la richesse du débat, en ne s'en tenant jamais au simple commentaire esthétique, pour intéressant qu'il soit.

On pourra peut-être regretter que l'ouvrage ne pose pas plus souvent, à quelques exceptions près, la question du rôle des instances de légitimation critique dans la construction de « la nation nommée roman ». Pour reprendre l'exemple de l'Amérique latine, il est clair que la vision cosmopolite portée par Fuentes ou Vargas Llosa a été abondamment propagée par des intellectuels français (Roger Caillois en tête[6]) ou enseignant dans des universités américaines (Roberto González Echevarría, Emir Rodríguez Monegal ou Ángel Ráma, pour ne citer que quelques noms) qui ont contribué, peut-être malgré eux, à détacher les auteurs de leur inscription nationale pour mieux les installer dans l'univers enchanté de la littérature « autonome », pour reprendre les termes de Pascale Casanova[7]. Il y a là un point que l'ouvrage dans son entier aurait sans doute pu développer davantage, bien que certaines contributions s'y essayent ponctuellement. Dans l'article « Des littératures combatives ?

[5] Carlos Fuentes a été ambassadeur du Mexique en France entre 1975 et 1977. Mario Vargas Llosa a été candidat (battu) à l'élection présidentielle péruvienne de 1990.

[6] On trouve un exemple convaincant de ce phénomène dans Rodríguez Monegal (Emir), « Borges y Nouvelle Critique », *Revista Iberoamericana*, n° 38, 1972, pp. 367- 390.

[7] Pour les rapports extrêmement complexes qu'entretient la littérature latino-américaine à l'idée de nation, nous renvoyons à Louis (Annick), « Etats de fiction, fictions d'Etats », dans *Fiction et cultures*, sous la direction de Françoise Lavocat & Anne Duprat, Paris, SFLG : Lucie éditions, coll. « Poétiques comparatistes », 2010, pp. 213- 227.

Réflexions sur l'inégalité entre les littératures nationales », Pascale Casanova met justement en garde contre la vision déformée que donne la critique occidentale de l'espace littéraire mondial. Elle décrit l'univers littéraire mondial comme un « ensemble relationnel » (p. 286) entre nations, à partir notamment des thèses de Kafka et Fredric Jameson : contrairement à ce qui se produit en France, où la séparation entre le littéraire et le national est une évidence, un grand nombre d'espaces littéraires ne peuvent fonctionner sans que les auteurs qui en sont issus fassent en permanence référence à ce que Casanova nomme « la croyance nationale ». Cela l'amène aux remarques suivantes, essentielles dans le débat organisé par l'ouvrage :

« Mépriser, minimiser ou dicréditer la croyance nationale en littérature m'apparaît comme l'une des façons de reproduire les préjugés ethnocentriques de l'universalisme français. Je sais bien que cette propension à ignorer le fait national en littérature – c'est-à-dire pour une part la place de l'histoire – procède d'une tradition critique ancienne selon laquelle sont privilégiées des habitudes autonomistes, ou internalites. Mais balayer d'un revers de main l'hypothèse d'une dépendance nationale de la littérature, au profit d'une foi dans l'autonomie absolue de la littérature, est encore une façon de perpétuer un rapport de pouvoir, c'est-à-dire un raport de surplomb et de méconnaissance » (p. 294).

On atteint là le point nodal de la question soulevée par l'ouvrage, dont l'ambition ne peut que se heurter en permanence à l'interrogation des fondements critiques des concepts engagés dans la discussion. Sans ce travail essentiel, le risque de l'aveuglement critique dénoncé par Casanova n'est jamais loin : on se permettra par exemple de rester circonspect sur l'utilisation de la notion deleuzienne de « déterritorialisation » dans l'article de Valérie Deshoulières consacré à Romain Gary et Édouard Glissant, notion qui semble n'amener qu'à une pensée de la mobilité esthétique très occidentale. En général, l'ouvrage est à son meilleur lorsque les contributions s'efforcent d'opérer un déplacement du point de vue et de ne pas s'en tenir à une simple analyse poétique qui, d'une façon ou d'une autre, fait revenir la myopie universalisante dénoncée par Casanova. Pour cette raison, la troisième partie de l'ouvrage est clairement la plus riche, notamment quand elle se penche sur le rôle politique des écrivains (Marcos Eymar Benedicto), l'économie de la traduction (Gisèle Sapiro), la référence intertextuelle à un héritage « universel », celui de l'Antiquité gréco-latine (Véronique Gély) ou encore l'analyse des « conditions de recevabilité » (p. 370) du discours de Glissant et Fuentes (Vincent Message).

Au vu de ces remarques, on peut estimer que la limite de l'ouvrage tient finalement dans le choix de situer l'origine du débat aux années 1960, et de s'en tenir à un corpus si limité dans le temps – quoique les contributions de Véronique Gély (« Sommes-nous tous gréco-latins ? Le roman contemporain et l'Antiquité classique »), Lakis Proguidis (« Rabelais ou la naissance d'une nation universelle ») et Guy Astic (« Constellations cervantine et rabelaisienne. Günter Grass, Milan Kundera, Salman Rushdie ») permettent, en liant la question à Rabelais, Cervantes ou l'Antiquité gréco-latine, d'élargir le panorama. À l'évidence, « la nation nommée Roman » de Fuentes n'est qu'une des formes d'un débat rendu brûlant par le postcolonialisme et les mutations historiques et économiques, mais dont les racines sont bien plus anciennes. Le monumental ouvrage collectif dirigé par Franco Moretti, *The Novel*, n'en est qu'un exemple parmi d'autres[8]. Dans la bibliographie consacrée à la *world literature*, *La Nation nommée Roman face aux histoires nationales*, par la diversité de ses approches, est un complément idéal aux approches sociologiques de Casanova ou génériques de Moretti, ainsi qu'à l'ouvrage de Jérôme David consacré à une histoire du concept de littérature mondiale, publié à la même date[9]. Reste qu'avec le recul, même minime, des six années nous séparant de la publication de l'ouvrage dirigé par Danielle Perrot-Corpet et Lise Gauvin, c'est aussi une certaine nostalgie qui semble émaner du livre : à travers les figures de Carlos Fuentes et Édouard Glissant, disparus peu de temps après la publication, c'est aussi un certain optimisme quant à l'avenir du roman qui semble s'être évanoui. En analysant et déconstruisant avec brio les fondements des thèses des deux écrivains, *La Nation nommée Roman face aux histoires nationales* renvoie aussi l'image d'une utopie en voie d'effacement, comme dépourvue de grande voix pour la transmettre.

[8] Moretti (Franco) (dir.), *The Novel*, 2 volumes, Princeton, Princeton University Press, 2006.
[9] David (Jérôme), *Spectres de Goethe*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2011.